

# LE PÈRE PEINARD



## Réflecs

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS  
FRANCE

Un an . . . . . 6 fr.  
Six mois . . . . . 3 fr.  
Trois mois . . . . . 1 fr. 50

BUREAUX: 4 bis, rue d'Orsel, Paris  
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR  
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS  
EXTÉRIEUR

Un an . . . . . 8 fr.  
Six mois . . . . . 4 fr.  
Trois mois . . . . . 2 fr.

## La Gouvernaille refuse l'Amnistie AU POPULO A LA FAIRE!

### MAUVAISE SEMAINE POUR LES JEAN-FOUTRE

Roussin escofié. — Patron revolverisé. — Aristo secoué



## Amnistie!

Eh foutre, voilà une sacrée guitare dont les bouffe-galette socialos jouent depuis belle lurette.

Fallait entendre ces moineaux-là, y a quelques semaines! A les croire ils se seraient fait massacrer jusqu'au dernier plutôt que de ne pas décrocher leur amnistie.

C'était du chiquet, nom de dieu!

On l'a vu l'autre jour. Cette sacrée amnistie a enfin été foutue sur le tapis. La collection des bourriques ministérielles, présidée par Casimir-Périer, capitalo féroce, gros actionnaire des mines, était au complet du matin.

L'occase était belle pour foutre les pieds dans le plat.

Ah ouat! Toute la crânerie des socialos a coulé en eau de boudin!

Pardienne, ils ont jacté en faveur de l'amnistie; mais, c'était tellement pâlot, ils y mettaient si peu d'ardeur, que les quotidiens réacs eux-mêmes en ont fait la remarque.

Au lieu du raffut annoncé et trompette partout, on a eu à l'Aquarium une discussion tout plein gentille.

Socialos et opportunards ne se sont pas fait plus de bobo que ne s'en faisaient autrefois la gauche et la droite.

Clignez les quinquets, et imaginez-vous qu'au lieu d'être en 1893 on est encore en 1879, — que c'est les opportunards et les radicaux qui réclament l'amnistie des Communards aux Centriers et aux réacs, et vous aurez le piteux spectacle de la représentation de l'autre jour.

En deux temps, l'amnistie a été foutue au rancard!

Je ne sais si les bouffe-galette socialos se sont bien rendu compte de la mornifle

que ça leur fout..., toujours est-il que c'est un sale atout dans leur jeu.

Ils avaient tant fait les flambards avec cette amnistie qu'on ne comprendra pas pourquoi ils n'ont pas fait un chabanais des cinq cent mille diables, afin de forcer la main aux opportunards.

—o—

Bast, laissons couler l'eau sous les ponts! Avant qu'il soit longtemps on verra les socialos faire les mêmes pirouettes qu'ont fait les opportuneux et les radicaux.

Cette chamelle de question des réformes qu'on nous fourre continuellement dans les guibolles n'avance pas de l'épaisseur d'un cheveu; y a une bonne raison à cela: y a pas mèche qu'elle fasse un pas!

Ce qui se produit, le voici: au fur et à mesure que les saltimbanques, qui ont promis la lune au populo, sont reconnus pour être des fumistes, ils se rangent des voitures et se foutent carrément dans le camp des capitalos et des réacs.... Tandis que d'autres les poussent au cul, reprenant pour leur compte l'ancien langage.

C'est ainsi qu'à la queue leu-leu nous avons vu défiler toute la procession politiciarde.

De temps à autre y a une bousculade qui trouble la marche du cortège : c'est les derniers arrivés qui, trop pressés, veulent faire le poil aux premiers... Ça s'est appelé le Boulangisme.

Depuis, l'ordre a été rétabli et de réacs à opportunistes, de ceux-ci aux radigaleux et aux sociaux la procession va son petit bonhomme de chemin.

Par exemple quand les sociaux vont être usés, alors qu'ils seront affalés au reposoir, qui prendra leur place pour emberlificoter le populo?

J'espère bien qu'il ne se trouvera plus de jean-foutre!

A force d'être bernés les bons bougres ouvrent les quinquets : les sociaux sont leur dernière tentative. Si ces mecs-là font faux-bond, — et ça ne peut pas être autrement! — J'espère bien que le populo s'alignera pour opérer lui-même.

—o—

Et foutre, ça ne trainera pas!

M'est avis que les sociaux à la manque vont s'user en deux temps et trois mouvements.

Déjà, ils ne sont plus les purs d'avant les élections. Ainsi ils foutent leur internationalisme au rancard.

L'autre jour à l'Aquarium, je ne sais plus quel jean-fesse d'ampoté disait qu'il y avait des anti-patriotes dans la turne. Il y a un an, si le birbe eut fait cette observation dans une réunion publique, tous les nouveaux bouffe-galette sociaux se seraient démanchés le trouffignard à beugler que c'était eux les internationalistes.

Aujourd'hui, c'est plus ça, mille dieux!

Ils ont tous protesté contre l'étiquette qu'on voulait leur coller! Tous ont hurlé qu'ils étaient plus patrouillards que Des-Roulettes.

Ce que c'est que de gagner 25 balles par jour, d'avoir les chemins de fer à l'œil... et de reluquer les chèques!

—o—

Pour en revenir à l'amnistie, si les sociaux pisse-froid ne se sont guère démanchés, c'est qu'aussi ça les touche peu.

A part Rochefort, et peut-être une demi-douzaine d'autres, je ne vois pas pour qui ils la voteraient.

Les sociaux n'ont plus l'habitude de récolter de la prison! C'est des fauteuils de députés ou de conseillers cipaux qu'ils décrochent... quand ce n'est pas les pots-de-vin et les bous de pain, kif-kif Tressaud.

Y a bien les pauvres bougres de mineurs qui auraient besoin d'une riche amnistie. Hélas, celle que pourraient faire les grosses légumes ne leur serait pas de grand secours!

En effet, pour ne jaspiner que de la dernière grève du Pas-de-Calais, y a eu des foutitudes de gueules noires de condamnés, — mais les plus salés ont eu quelques mois de clou. Conséquemment, quand l'amnistie aurait été valable (en admettant qu'elle eût été votée) elle leur aurait tombée sur la gargamelle après leur sortie du ballon.

L'amnistie qu'il faudrait aux gueules noires, c'est celle qui leur assurerait le boulotage, qui les foutrait à l'abri des haines des gros charognards des Compagnies.

Pareille amnistie est-elle à la portée des bouffe-galette?

Evidemment non!

Pour lors, à qui aurait en réalité profité l'amnistie? Aux anarchos!... Oui, nom de dieu, aux zigues d'attaque qui, par le temps qui court, farcissent seuls les prisons et les bagnes.

Cette constatation est suffisante pour prouver que les politiciards, — pas plus les sociaux que les opportunistes, — n'en pincient pas réellement pour elle.

—o—

« Alors, vont me répliquer douloureusement les fistons, faut que les pauvres camaros, qui ont eu la déveine de tomber dans les griffes de la gouvernance, fassent leur deuil de la liberté? »

J'ai jamais dit ça, mille marmites! J'espère bien qu'il n'en est rien.

Y a pas que l'Amnistie des politiciards... Y en a une autre rudement plus galbeuse : c'est celle que fera le populo quand il s'alignera pour le grand chambard.

Et foutre, j'ai idée qu'elle ne traînera pas cette riche Amnistie!

## CHASSE AUX JEAN-FOUTRE

Nom de dieu, la semaine a été mauvaise, aussi bien pour les capitalistes que pour leurs larbins.

C'est d'abord, l'exploiteur Pallois, directeur d'un bague mécanique, rue d'Oran, qui a été salement mouché. Il y a trois semaines il foutait son sac à un employé de la boîte. A la fin du mois, le singe aligne son mois au bon bougre et lui dit que c'était son dernier jour.

Le lendemain, après avoir acheté un bon six-coups, le prolo se collait à l'affût de l'exploiteur et au bon moment il lui tirait un coup de revolver dans la gueule.

Le directeur s'affalait... Le bon bougre, Dornier, croyant l'avoir tué net se fait illico sauter le caisson.

Il avait seulement égratigné son singe, mais s'est rudement mouché : il n'en réchappera pas, paraît-il!

—o—

Et de deux : cette fois c'est un roussin qui a été escoffié, un de la secrète, Colson.

Avec une autre mouche il s'était collé aux abords du bureau de poste de la rue Etienne Dolet. C'était après un anarcho que ces deux pestailles en avaient : le gas, un fiston nommé Marpeaux, sort du bureau. Le Colson lui fout le grappin sur l'épaule.

Marpeaux n'aimant pas de pareils attouchements lui administre un coup de couteau dans le tétou et s'esbigne à la vapeur.

Hélas, il a eu la déveine d'enfiler une rue où se trouvait un poste de sergots! Un flic n'a eu qu'à étendre les bras pour le sucrer!

Une fois au ballon, Marpeaux n'a d'abord pas déserré le bec. Puis il s'est déclaré anarcho et a dit n'avoir qu'un regret : celui de n'avoir pu moucher au moins sa demi-douzaine de mouchards.

—o—

Et j'ai pas encore fini! Passons à la province : dans un petit patelin de l'Indre, à

Levroux, une poignée de bons bougres ont administré une trifouillée espatrouillante à un sale pandore qui les emmerdait.

Pas loin de là, les bûcherons de la forêt de Marécieux s'étant foutus en grève, le vicomte de Tanonarn ayant voulu les embobiner, les peinars se sont rebiffés carrément; sans ces sacrés chameaux de pandores ils lui auraient eu vivement fait passer le goût de la brioche.



### RAFFINERIE DE PÉTROLE

Aubervilliers est un patelin très industriel et en même temps très riche : les culs-terreux y font leur beurre!

Quant aux prolos, c'est une autre paire de manches : à preuve le bague Fenaille et Despeaux; ces deux raffineurs de pétrole ont leur cassinette rue du Conservatoire, à Paris.

On est à la bonne saison du pétrole, nom de dieu! Aussi les singes se gonflent, chantant bien haut que leurs ouvriers font de bonnes quinzaines.

Qué mensonge! Les pauvres bougres gagnent sept ronds et demi de l'heure. Ils commencent à 4 heures du matin et veillent jusqu'à 10 heures du soir... souvent même plus tard! Le dimanche on fait une concession à ces pauvres bougres d'esclaves, ils ne bûchent que jusqu'à 7 heures.

Eh mais, mille marmites, j'ai entendu dire qu'il y a une loi datant de 1848 et qui interdit aux patrons de faire travailler leurs ouvriers plus de douze heures par jour?... Oui, oui! Mais les lois sont faites pour emberlificoter les prolos, et pour être violées par les exploités.

Si encore à cette garce de raffinerie les turbineurs n'étaient pas canulés. Ouiche! comme les singes sont trop flemmes pour se sortir du plumard à quatre heures du matin, ils ont collé un boule-dogue nommé Scheider; celui-ci ayant sommeil s'en rapporte à Grosjean, un autre mec qui, dès quatre heures, rodaille dans l'usine. Malheur au prolo en retard de deux minutes! On lui règle son compte illico.

Heureusement, quoiqu'il y ait beaucoup de gnan-gnans parmi les prolos, y en a aussi qui ne sont pas trop clampins. Dernièrement y en a un que le Scheider avait engueulé; subito le bougre lui a sauté sur le poil et s'est mis à le raffiner dans les grands prix. Quelques niguedouilles ont eu la bêtise de s'interposer.

N'importe, mille dieux, rien de tel qu'une correction pour rafraîchir les idées d'un garde-chiourme.

### GARCE DE FONDERIE

D'après ce que m'affirme un chouette bougre, c'est à Maisons-Alfort, à la fonderie de la rue Victor-Hugo que perche la fleur des fripouilles du département de la Seine. Ce nom de dieu d'outil mal trempé est plus emmerdant qu'un boisseau de puces.

Y a quelque temps, un brave fiston qui poussait dur à la roue de la Sociale a été débauché après dix jours de mise à pied. Le frangin n'a pas barguigné : il a engueulé le pourceau dans les grands prix. Celui-ci est allé dar-dar tout raconter au quart d'œil de Charenton, espérant faire fourrer le copain à Mazas, kif-kif on fourre une mouche dans une bouteille.

Pas de veine! Le mec a craché en l'air et ça lui est retombé sur le nez : ayant voulu user de la loi, la loi l'a forcé à indemniser le copain.

Les juges ont de ces roublardises : de ci de là ils donnent raison à un prolo pour nous entretenir toujours dans l'idée que la justice existe... Ça ne prend pas !

Pour en revenir au bague en question, c'est une vieille bicoque dont plus de la moitié des carreaux sont cassés depuis beau temps. Vous croyez qu'on les a remplacés ? La peau !

C'est dire qu'on gèle dur dans cette cahute ! Quoique ça, on n'y fait pas de feu.

Quand les prolos rouspètent, le salaud d'Hiverge sort de son bureau qui est rudement chauffé ; il a ses pattes dans ses poches et y a pas mèche de lui faire comprendre qu'à tripoter le sable gelé, du matin au soir, les bons bougres de moulours ont froid aux abattis.

Si pendant l'absence du singe on chauffe, en passant à l'étau, quelques poignées de chaleur, y a deux mouchards qui vont vite casser le morceau. Ils ont été la cause du renvoi de plusieurs bons bougres.

Par exemple, une note spéciale pour le contre-coup... qui a lâché l'usine y a huit jours : le cochon d'exploiteur le fait appeler et après une ragougnasse sur la concurrence, il lui explique qu'il va falloir serrer la vis aux ouvriers. Comme le bougre est bon fieu, au fond, il a envoyé coucher le singe et n'ayant pas voulu signer ses conditions il a démissionné illico.

Et dire que cette fripouille d'Hiverge palpe comme directeur 20 mille balles d'appointements, plus 10 milles de gratte.

Le plus triste c'est que les bons bougres qui turbinent dans son bague, fabriquent des petites marmites...



**Bonne idoche.** — Les quotidiens racontent que pour mieux propager leurs idées, les sociaux alboches se sont faits camelots. Ils battent la campagne, vendant aux culs-terreux du fil, des aiguilles, du papier à lettres, et quand ils ont lié connaissance ils offrent des brochures et des canetons.

Foutre, c'est pas si tourte que ça ! Avis aux camaros qui peuvent en faire autant pour les idées anarchotes.

—o—

**Les Léauthier sont rares !** — L'autre nuit quatre-vingt-cinq vagabonds ont été râlés aux Halles et envoyés au Dépôt.

Chaque nuit, depuis le commencement de l'hiver, le nombre des pauvres bougres ainsi ramassés varie entre cinquante et cent. Quasiment tous sont des prolos ou des ouvriers sans turbin et généralement leur casier judiciaire est blanc comme neige.

Triste, nom de dieu ! Et dire que toutes ces râles se passent aux Halles, à côté de montagnes de boustifaille !

Ce n'est ni la croustille ni les piôles vides qui font défaut, mille marmites !

—o—

**Pauvres niguedouilles.** — Deux types se sont amenés chez un quart-d'œil pour se faire foutre au clou, — en attendant de s'engager.

Le premier, revenu depuis 38 jours du Tonkin où il a fait la campagne, crevait la faim. Il a paumé deux blessures là-bas et ça ne lui a pas enlevé l'amour du militarisme de la carcasse. Pauvre couillon !

Son camaros n'a pas encore tâté du métier, et se trouvant sans boulot, lui aussi veut s'engager.

Ils ont été expédiés au Dépôt, — antichambre de la caserne.

Nom de dieu, je ne peux pas gober que ces deux malheureux soient poussés par le patrouillotisme !

C'est le dégoût de la vie qui les jette à la caserne.

Cré pétard, comme suicide, y a pas plus dégueulasse que celui-là.



### LES DEUX PIGNOUFS CHERBOURGEOIS

Les camerluches n'ont pas oublié ces deux exploiters, le Pignot et l'Albérigo, qui s'étaient offusqués d'un petiot tannage de cuir.

Pour se passer à la lessive, ces couillons ont poursuivi le copain gérant, Delalé, en correctionnelle. Autant aurait vallu qu'ils piquent une tête dans un tonneau à goudron ; au lieu de se blanchir, ils ont juste réussi à se noircir davantage.

A une première tournée, les juges avaient collé par défaut trois mois au copain ; à une deuxième resucée ils ont confirmé la peine.

C'était maquillé d'avance, nom de dieu ! Richards et juges s'entendent bougrement mieux que larrons en foire.

Pour la circonstance, Delalé s'était payé la balade de Cherbourg : « Voyons, qu'il a demandé aux juges, le caneton a-t-il raconté des mensonges ? »

— Non, c'est pas faux, qu'on lui a répondu. Mais, faut pas foutre des moellons dans le jardin de la vie privée. »

La vie privée ? En voilà une sacrée cuirasse bourgeoise, mille marmites !

Alors, quand un mec exploite ses ouvriers jusqu'à la gauche, tire le pain de la bouche à des centaines de familles, comme l'ont fait les deux pignoufs en frétant des vapeurs, simplement dans l'intention de foutre dans la purée une floppée de matelots, ça s'appelle la vie privée ?... Ouais, au bout d'une perche, nom de dieu !

### POUR UN PALLAS !

Y a quéque temps le copain Georges avait été faire une conférence à Saint-Quentin ; les crapulards de la jugerie ont voulu y voir des provocations aux troubades et il a été poursuivi.

Nom d'un foutre, il ne s'est pas laissé condamner sans pialler : il a dit leurs quatre vérités aux juges et aux potirons de Laon. Turellement, il a paumé le maximum : six mois de clou !

La semaine dernière on a entoilé mon Georges à Paris, mais au lieu de le coller à Pélagos on l'a fourré à la Santé.

Ça, foutre, c'est un sureroit de vacherie !

### POUR QUAND LA FIN ?

Le copain Mathieu ne se dépêtrera jamais des saloperies magistrales !

L'autre semaine il a été apporté par les pandores devant le comptoir des juges d'Amiens. Il s'agissait de savoir si ces bourriques valent mieux que leurs aminches de Vervins.

Paraît que oui, nom de dieu ! A preuve qu'ils ont mis au bon bougre une rallonge de deux mois : en appel ils lui ont administré six mois au lieu de quatre.

La raison ? Toujours pour s'être débattu quand il fut arrêté à Saint-Michel : on lui reprochait d'avoir voulu estrangouiller un pandore. Si c'est vrai, y avait bougrement de la faute du gendarme : l'animal s'appelle *Revolle*. Y a ben là de quoi faire grincer des dents à d'autres qu'à des anarchos !

Le bêcheur a voulu crâner : il s'est dit fonctionnaire de la mère loi et qu'il fallait pas avoir de faiblesse.

Je te crois, vieux birbe !

N'empêche que Mathieu faisait de la propagande anarchote au public, pendant que les enjuponnés délibéraient sur la distribution à faire.

### FAUTE DE GRIVES... DES MERLES BLANCS

Un zigie d'attaque à qui les marchands d'injustice voudraient bien déquiller la caboche c'est Meunier.

N'ayant pu rendre Francis responsable de la *Vérification*, ils s'en prennent à un absent : l'autre jour ils se sont payés l'agrément de condamner Meunier à mort.

Heureusement, ils avaient oublié le principal : de foutre le grappin sur l'accusé !

### ENGEANCE FLICARDE

Y a pas qu'à Paris qu'on a soupé des flicards, c'est kif kif en province. L'autre jour à Troyes, dans une seule séance du palais d'injustice, y a eu en correctionnelle trois affaires de sergots.

Outre ça, un bon fieu passait à condamnation pour outrages à l'armée.

Cré tonnerre, si ça continue, y aura plus mèche d'ouvrir le bec dans la rue !

Le gas avait pour témoin à charge un ancien copain d'atelier qui a lâché l'usine pour se foutre sergot.

Heureusement que le second témoin, un autre flicard, avait oublié sa leçon : il a débité de si grosses bourdes que les juges étaient à cran. Ils ont tout de même foutu six jours de prison au copain.

Nom de dieu, c'est pas ça qui rapprochera l'armée !

### GRANDE TROUILLE D'ENJUPONNÉS

Pour finir, un brin de rigolade : retournons à Amiens.

L'autre soir, les juges étaient en train de faire la distribution aux copains Dumont et Duvette, pour entraves à la liberté du turbin, comme disent les vaches de l'injustice, lorsque, au beau mitan du dégobillage de l'avocat bêcheur, au moment où il faisait un beau geste, faisant manœuvrer ses abattis, kif-kif les ailes d'un moulin à vent, pan ! Le gaz dit bonsoir à la compagnie.

Mince de frousse, pétard de foutre ! Les juges ne savaient plus où se fourrer et gueulaient comme des baleines.

Le bêcheur en a même foiré dans sa jupe, — ça puait, nom de dieu !

Toute la racaille jugeuse croyait que c'était le moment d'éternuer dans le bassinet et d'aller retrouver aux cinq cents mille diables, l'illustre Père des Mouches.

Pendant ce temps-là, le populo qui était dans le fond, se gondolait que c'était un vrai beurre !

Enfin, on finit par découvrir que l'eau avait simplement envahi les tuyaux.

Pas bête du tout, l'eau du compteur d'Amiens ! Paraît que plusieurs sergots et autres légumards se sont démanchés la vis arrière en courant.

De colère, les magistrats péteux ont confirmé le jugement des deux copains qui se gondolaient comme des petites folles. Ils ont bien rigoloché pour leurs deu x mois.



Père Peinard,

L'Espagne est à l'ordre du jour, que je t'en donne des nouvelles. Et d'abord, que les copains le sachent, ici, la sauvagerie n'a plus de bornes; la chasse à l'homme est organisée féroce.

A la suite de la dynamitade du Liceo, toutes les garanties constitutionnelles ont été foutues au rancard. En France, vous avez cru que c'était là l'Etat de Siège. Pas du tout! Le pillage est resté tout entier dans les griffes du gouvernement civil qui a le droit d'en abuser jusqu'à plus soif; il peut se permettre toutes les fantasias qui lui passent par la boule sans responsabilité aucune.

Ce truc de la suspension des garanties constitutionnelles met tout dans les arpiens de la police; la province est livrée au bon plaisir des argousins qui, nuit et jour, font leurs petites opérations: ils provoquent, assomment et volent.

La prison de Barcelone, le fort de Monjuich, les Docks, tout est plein de bons bougres, de pères de famille que l'on maltraite, pendant qu'au dehors des milliers d'enfants et de femmes crèvent de faim.

On voudrait par toutes ces crapuleries enrayer le mouvement révolutionnaire. Ah ouat, autant vaudrait pisser dans un violon! D'ailleurs, tout le monde se rend compte qu'il n'y a pas mèche.

Pour foutre en bon train la répression, le gouvernement espagnol avait expédié son Gallifet à Barcelone, l'odieux Martinez Campos.

Crac! Ça a justement été le signal de la rebiffé. Y avait à peine trois mois qu'il était dans la province quand le riche fieu Pallas a attaqué le coquin en face.

Pour se venger, les bandits de la haute ont assassiné notre ami.

A cette vengeance on a illico répondu par une autre vengeance: une trentaine d'aristos ont payé de leur sale vie la vie de Pallas fusillé.

Et, nom de dieu, la gouvernance recule! Non seulement elle n'a pas voulu laisser au bandit Campos, le soin de rétablir l'ordre en déclarant la Catalogne en état de siège, mais encore on en a débarrassé le patelin et le maudit sabreur a été expédié à Melilla, en Afrique.

La férocité que l'on déploie contre le populo n'est qu'un résultat de la peur. Bien loin de couper la chique aux zigues d'attaque, elle ne fait que les asticoter, et tout ce qu'elle peut amener c'est, non pas le calme, mais de nouveaux actes de révolte...

—o—

Il faut connaître l'Espagne pour se faire une idée exacte de sa situation; elle est comme qui dirait en équilibre sur une pointe d'aiguille. Une pichenette et elle est à cul!

Ce n'est pas seulement en bas que le malaise fait des siennes; c'est à tous les échelons de la société.

Y a belle lurette que la gouvernance ne peut foutre ses budgets d'aplomb: chaque année elle s'enfoncé davantage. Son or et toutes ses valeurs sont reluquées de travers et ne sont pas acceptés comme argent comptant, — il s'en faut! Y a une dépréciation de 11 et 12 pour cent. Et la dégringolade ne fait que s'accroître.

Par suite de tous ces arias les rapports avec les pays étrangers deviennent de plus en plus difficiles: le commerce et l'industrie sont dans la panade. L'ouvrier ne trouve plus de turbin, le paysan ne peut vendre ses récoltes, de sorte que le populo, aussi bien à la campagne qu'à la ville, crève tout net de famine.

Dans les autres classes de la société on ne sait où donner de la caboche; bourgeois et aristos en deviennent maboules.

Ce qui est gondolant, c'est le fourbi des administrations: tous les employés qui dépendent de l'Etat ou des communes sont payés d'une façon dérisoire ou pas du tout; il en est de même dans la magistrature et dans toutes les classes de la police. Ces jean-foutre-là tirent tous la langue après leurs appointements.

Il en résulte une foulditude d'avaros pour tous ceux qui, de gré ou de force, se frottent à cette racaille: le gouvernement ne les payant pas, faut que ceux-ci casquent!

Chantages, pots-de-vin, abus de pouvoir, filouteries, etc., tout ça se pratique en grande largeur. Tout le monde, depuis le premier ministre jusqu'au dernier des mouchards est à vendre, et il n'y a pas de pires voleurs que ceux qui sont précisément chargés de faire respecter la loi.

Ainsi, les argousins ont la faculté d'arrêter le premier venu et de lui faire tirer 15 jours de prison, sous le prétexte de *blasphème*. Eh bien, quand ils sont à sec, au nom du droit que leur donne la loi, ils arquent qui que ce soit, et si on ne leur crache pas de la belle galette les quinzaines succèdent aux quinzaines! Y a plus mèche de travailler, ni de retourner dans sa famille: c'est la prison à perpète, de 15 jours en 15 jours.

Ça, c'est un exemple des abominations que se permettent les grosses légumes. J'en pourrais citer des tas de même farine, tous plus sales les uns que les autres.

De toute cette racaille, c'est encore les juges qui sont les plus fripouilles, nom de dieu!

Et y a pas à tortiller, ces infects chantages se pratiquent partout, à la Douane, à la Poste, dans l'administration des prisons, dans les mairies, dans les préfectures, au gouvernement!

C'est y pas là la poison qui fait tomber en pourriture la gouvernance espagnole?

—o—

Sur cette sacrée pente, y a pas mèche de se arrêter, les dirigeants espagnols peuvent en prendre leur parti; il faudra qu'ils fassent un plongeon dans les égouts.

En emprisonnant à propos de bottes, on ne fait qu'exciter le populo à la haine de l'autorité, mais on ne désarme pas les ennemis. En farcissant les prisons d'anarchos on fait de la bonne besogne, car on les colle en contact avec les plus malheureux de la société, et aussi avec les plus aguerris, avec ceux qui n'ont rien à perdre. Demain les miséreux qui, hier encore avaient la caboche farcie de préjugés et les boyaux de la tête englués d'honneur, tendront la patte à leurs frangins deshonorés, aux pauvres bougres du droit commun. Puis, foutant en tas, les uns leur expérience de la lutte, les autres leur jugeotte de révoltés, tous marcheront à l'assaut de la vieille guimbarde espagnole.

Pour le coup, mince de grabuge!

Voilà ce qu'aura gagné la répression du jean-foutre Sagasta.

Barcelone, 20 novembre 1893.



Je sors de la grande foire de la Barthelasse, la foire du 30 novembre, dite de la Saint-André, et nom de dieu, j'ai pu reluquer de mes propres quinquets que, kif-kif la vinasse, les céréales se vendent rudement bon compte à la cambrousse.

Ainsi, j'ai vu bazarder la première qualité de froment — les roux d'hiver — à 16 balles l'hectolitre ou à plus justement parler les 80 kilos. Mais la bladette arrive à grand peine à cinq écus, le blé fin itou; à 15 francs aussi l'aminche Bonbitoun fait sa petite provision de blés de la Plata, le seigle atteint 11 francs, l'avoine une pistole, les pommes de terre deux pièces de quarante sous.

Et pourquoi, vietdaze, cet extrême bon marché, malgré ces sacrés tarifs mélimitards, qui relevant le prix des récoltes devaient foutre aux campluchards du bien-être à gogo? Pourquoi, par exemple, le blé qui manque en France et qui vient du fin fond des Amériques ne se vend-il pas, malgré la tapée d'intermédiaires, les frais de transport et cent sous de droits de douane, qu'une moyenne de trois pièces de cinq francs?

Y a pour ça un plein tombereau de bonnes raisons! Et foutre, la meilleure, c'est qu'en Amérique on ne remue pas la terre dans les mêmes conditions que dans les patelins de la vieille Europe. Les richards ont accaparé tout le sol: le travail se fait avec des machines dans des fermes phénoménales. On fait cracher à cette bonne bougresse de terre tout ce qu'elle peut porter et on la refout ensuite sur pied à grand renfort d'engrais chimiques.

Plus de campluchards, mille diables, mais des *tramps*, des trimardeurs qu'on embauche aujourd'hui et que demain on fout à la porte!

C'est dire, cré bon dieu de bois, que les richards américains décuplent la production: ils ont bougrement d'avantages sur le pauvre pétrosquin maniant la charrue et la bêche d'un bout de l'année à l'autre; celui-ci voit souvent le fond de son bas de laine, et pour peu que la grêle et la gelée s'en mêlent il ne réussit qu'à manger son saint frusquin.

Ben oui, nom d'un tonnerre! Et en outre de cette cause générale y en a d'autres de particulières que je vais foutre sous le blair des camerluches: ainsi, ces chameaux, qui manquent d'or dans leurs putains de Nouveau-Monde, veulent raffer tous les jaunets de France, car sachez-le, les copains, ce n'est que des louis qu'ils acceptent en paiement de leurs grains. C'est même une des raisons pourquoi ils se font si rares dans nos profondeurs.

Et les salopiands russes en veulent aussi de nos picaillons! Pas satisfaits des cadeaux reçus par les poivrots de leur escadre, ni des quatre milliards envolés dans leur pays de neige et de frimas, ils nous expédient du blé en masse, laissant les moujiks — les culs-terreux de là-bas — crever de famine; les pauvrets bouffent un bricheton infect fait de paille hachée et de son... Veinards, quand ils peuvent en dégouter!

A tout ceci, cré pétard, ajoutez une diminution sensible sur les tarifs de transport, diminution occasionnée par la concurrence que se font les grinchés d'armateurs et vous aurez une explication de ce que les blés se vendent presque pour rien.

C'est foutre pas que je plaide pour ma paroisse, car du blé j'en ai pas à vendre! Et même à cause de la putain de sécheresse endurée l'été dernier va falloir que je m'en

procure pour arriver jusqu'à l'aout prochain.

Même, mille dieux, que je me plains pas qu'il soit à si bas prix, mais ce dont je me plains c'est que les gas de la ville payent, malgré tout, le bricheton horriblement cher et que des flottes de bons fleux qui perchent à la campluche soient obligés d'en bouffer d'aussi noir que la conscience d'un frocard ou d'un jugeur.

Et oui, macarel, c'est comme pour la vinaisse et pour la bidoche, ce qui vaut dix ronds à Janticot : je parie qu'après avoir passé par les pattes d'une ribambelle de jean-foutre, ça vaut trois ou quatre francs à Paris.

Et c'est ainsi que toute la foutue clique des intermédiaires font fortune aux dépens des bons bougres.

Cet été, la carne, qui se vendait deux ou trois sous la livre, sortie de l'étable du paysan, en valait vingt-quatre chez les bouchers des grandes villes.

Le vin, qui se vend en moyenne une pistole l'hecto, se revend à Paris 70 ou 80 francs.

Et le blé, acheté au taux de quinze balles, fait du pain qui se vend trois sous et demi et quatre sous la livre : ce qui revient à peu près à 35 francs le sac.

Ohé, grand mufle de Méline, sale protectionniste de merde, avocaillon de mon derrière, qui te prétends un agriculteur numéro un, et qui n'es pas foutu de me dire par quel trou ventent les vaches, — le vois-tu maintenant le résultat de ton protectionnisme ?

Il est frescot le couillon ! Il fout pèle et mêle dans la mélasse les ceusses de la ville et les ceusses de la cambrousse. Ces derniers vendent pour rien, mille bombes ! Ils n'ont pas un sou de bénéf pour ratisfoler leurs turnes, se frusquer et se monter de chouettes machines. Quant aux autres, ils se serrent le ventre d'un cran, à cause du manque de turbin et de la cherté des produits agricoles.

Et avec ton cochon de système sait-on jamais sur quel pied danser ? Nous voilà dans de beaux draps, foutre de foutre ! Cet été ne pouvant acheter des fourrages, car tes salands de droits de douane les rendaient hors de prix, il a fallu vendre nos bêtes, — ou pour mieux dire les donner.

Oui, mais quand il faudra les remplacer pour faire nos labours, on ne nous donnera pas ! Les bouchers en ayant saigné des charibotées, elles seront aussi chères que l'éte dernier elles étaient à bas prix.

Et le fumier, pécaïré ! N'ayant plus de bêtes, on n'a pu en faire, faudra que cette pauvre garce de terre s'en passe... Et c'est kif-kit si toi tu te passais de boulotter !

Et elle s'en passera ! A moins que les bons fleux ne la fument avec les carcasses de tous tes congénères, sale Méline !

Oh, je sais bien ce que tu vas répondre à ma jaspine, cré pignouf ! Tu me diras qu'avec le libre échange ça marcherait ni plus ni moins bien qu'avec le protectionnisme.

Eh, vingt dieux, je le sais aussi bien que toi ! Et, entends-tu, bibi ne coupe pas plus dans les boniments des charognes du libre-échange que dans les tiens. Pour moi, protection et libre-échange c'est du même blot : c'est kif-kif bourriquot !

Ainsi, il y a dix ans de ça, le bétail était devenu aussi bon marché qu'aujourd'hui, précisément parce qu'il y avait peu ou point de droits sur le bétail étranger. Du Piémont il en arrivait par pleins wagons.

C'était avec le libre-échange. La rupture du traité de commerce avec l'Italie en 1888 sembla apporter une amélioration et on crut à la vertu de ton protectionnisme..., à présent, on voit combien on s'était gourré.

Y a plus fort, je suppose que les types d'Amérique, de la Plata, — où l'on abat 1,200,000

bœufs rien que pour les peaux, — nous envoient la viande (et elle peut s'envoyer aussi fraîche qu'en venant de tuer) ; qu'on la laisse entrer et alors le bétail d'Europe n'aura aucune valeur.

Donc, pour en finir, nous ne voulons rien savoir ni de la protection, ni du libre-échange. Tant qu'on vous laisse les maîtres, discutaillez à perte de vue sur la meilleure manière de faire fructifier vos capitaux, c'est votre affaire.

La nôtre, c'est de nous lancer à fond de train dans le mouvement, de donner un coup de patte aux fistons des cités pour démantibuler la vieille bicoque sociale.

Entre nous et les types des villes des nuées d'intermédiaires rendent l'accord impossible ; il s'agit, sans autre forme de procès, de les envoyer dinguer.

Hardi pétit ! Les gouvernants, les richards, les curés ! Sadi-Crétin, ministres, bouffe-galette, percepteurs, huissiers, cognes, gardes-champêtres, gabelous, pestailles de tout acabit, foutez le camp dare dare !

Et vous aussi, les marchands d'injustice, ensoutanés, enjuponés, frocards, sacs-à-charbon, bêtes féroces et abrutisseurs, décanillez vivement.

Kif-kif les soudards, les brutes avinées, les traîneurs de sabre, les lous-cervier de l'agio et de l'usure, les grinchés de la finance, les seigneurs de l'usine, les gardes-chiourmes : « Démissionnez ! démissionnez ! »

Et oui, nom de dieu, démissionnez, si vous ne voulez pas qu'on vous démissionne.

Après le coup de chien, qui nous laissera la terre, comme il laissera l'usine aux frangins ouvriers, ce sera le vrai libre échange, le laissez faire et laissez passer en pleine Sociale !

Ah, les chouettes piôles, les galbeuses nippes, les rupines machines que nous enverront les gas de l'usine !

Et comme, en échange, ils s'emplieront de bonne boustifaille et lamperont de bonnes verrées de piccolo nature à la santé des bons pétrousquins !

Mais, merde, avec tout ça ma babillarde se fait longue et pour jacter des bons bougres de la Sicile comme je l'avais promis y a pas même ce coup-ci. Faut renvoyer la partie à dimanche.

*Le père Barbassou.*

## BABILLARDE ROUBAISIEENNE

MON VIEUX PEINARD,

Que je jaspine de l'administrance de notre assistance publique :

Foutre ! Je sais bien qu'abouler quelques pains par semaine à un crève-la-faim, le coler à l'hôpital quand il est malade, à l'hospice quand il est trop vieux pour turbiner, ça ne peut que faire l'affaire des exploiters. En effet, ça fait endurer avec plus de patience par le populo toute la mistoufle dont il est surchargé.

Aussi, bon dieu, ce n'est pas ça que les anarchos réclament, non ! Ce qu'ils veulent, c'est la croustille tout son souf ; des frusques et une piôle pour tout un chacun, depuis la naissance jusqu'à ce qu'on casse sa pipe.

Mais pour en arriver là, bondieu, faudra que le populo chahute un sacré-coup la garce de société et foute la main sur tout ce qui existe : usines, mines, champs, etc., et foute en chantier une société où y aura de lisières d'aucune sorte, — une société communiste-libertaire...

En attendant, puisque Assistance publique il y a, parlons-en : pour montrer qu'à Roubaix les miséreux sont logés à même enseigne que

ceux des autres patelins, malgré que nos cipaux soient socialos. C'est d'autant plus de saison que ces merles-là s'en vont de droite et de gauche clabaudant qu'ils font monts et merveilles.

« Nous laïciserons le bureau de bienfaisance, l'hospice et l'hôpital ! » braillaient nos cipaux tant qu'ils n'étaient que candidats. Voilà 13 mois qu'ils sont à la Volière et rien n'est encore laïcisé : partout les nonnes sont restées installées !

Et quand nos cipaux ont dû choisir les membres de la commission administrative des hospices, quel est le premier type qu'ils ont désigné ? François Roussel, un bondieusard jusqu'à la moelle des os.

Du moins, nos pauvres vieux grands pères, esquinés autant par le turbin que par l'âge, une fois à l'hospice sont-ils assez bien ? Heu, heu !... Dans la dernière séance du conseil, un cipal a affirmé que les vieillards y sont très maltraités et qu'on va même jusqu'à leur foutre des bourrades.

Crois-tu qu'en entendant ça les volatiles ont protesté ? Point du tout ! Mossieu le mâre s'est tout simplement contenté de dire : « C'est mossieu Delporte-Boyard qui fait ça... » comme si c'était la chose la plus naturelle du monde !...

J'ai déjà raconté comment une jeune fille entrée pour ses couches à l'hôpital, y est morte faute de soins.

Parlons un peu du bureau de bienfaisance : sous prétexte de faire des économies, nos conseillers ont trouvé bon de diminuer le nombre des pains à presque tous les miséreux assistés, et depuis, ceux qui ont réclamé l'aide de l'assistance publique, se sont vus refuser tout secours...

Je n'en finirais pas si je voulais tout citer ! Un seul cas suffira pour montrer comment les pauvres bougres sont traités à Roubaix :

Un tisserand, père de trois gosses, ayant une femme presque toujours malade (y a quelques semaines qu'elle vient de tirer quatre mois d'hôpital), s'est vu refuser du pain par l'assistance publique. Pour tout logement ils ont une seule chambre et sans quelques bons bougres ils iraient tous le cul nu.

La femme est allée à l'assistance avec un certificat du patron de son mari. Après lui avoir posé une foultitude de questions sur sa situation, on lui répondit qu'on s'occuperait d'elle, qu'il serait fait une enquête.

Deux jours après, la malheureuse retourne au bureau de bienfaisance pour une visite de médecin ; celui-ci lui conseille une bonne nourriture, des soins, et lui colle une ordonnance : du vin de quinquina et un injecteur.

Y avait plus qu'à faire mettre le cachet du bureau ; mais c'est une nonnette que ça regarde ! Une taupe dont la roserie est légendaire à Roubaix. Tous les miséreux, qui ont dû se frotter à elle, disent qu'elle ne vaut pas la corde pour la pendre ; on l'appelle sœur Joseph.

Elle reluqua l'ordonnance, et, méprisante, elle répliqua : « On ne peut pas vous donner tout ça. Vous n'êtes pas assistée. »

— Mais ma sœur, répond la pauvre, hier à la commission on m'a promis qu'on ferait une enquête.

— C'est moi qui ai enquêté. On peut rien vous donner ! » grogne la Josephe. Et ce disant, elle remit l'ordonnance, sur laquelle elle avait biffé l'injecteur...

Comment sœur Joseph s'y prend elle pour enquêter ? Va-t-elle consulter la somnambule ?

J'en sais foutre rien ! Mais ce que tous les voisins savent fort bien, c'est qu'elle n'avait même pas approché de la turne de la malheureuse en question.

C'est raide, hein ! Des birbes qui se proclament socialos et libres-penseurs, qui avaient promis de faire eux-mêmes les enquêtes pour savoir quels sont les malheureux qui méritent d'être assistés, les voilà qui chargent de la besogne une chipie, pourrie par la religion. Ah, pouah, c'est rien dégoûtant !

Allons, que nos socialos ne fassent pas les flambards : ils ont menti à toutes leurs promesses.

*Un signe d'attaque.*

## RÉUNIONS CHICARDES

Dimanche dernier, à **Brest**, y a eu une réunion publique. Le copain Meunier a été rudement applaudi quand il a démontré que prêtres et religieux ne sont qu'une grande bande de coquins, et que s'ils ne font plus tant de cruautés que dans le passé, c'est qu'ils ne peuvent plus.

Son pallas tombait d'autant plus à pic qu'il y avait de la jésuitaille dans la salle. Un de la bande, un avocassier, Du Loup, est monté au jaspinoir.

Beaucoup de copains auraient désiré qu'on l'écoute, mais le populo a tellement soupé de cette racaille qu'il n'a rien voulu savoir. Presque toute l'assistance s'est foutue à entonner la *Carmagnole*, le *Père Duchêne*, et Du Loup n'a pu hurler.

Bien mieux, le populo voulait lui tremper une soupe, et sans une bande de roussins, il aurait reçu pas mal de gnons.

Le quart-d'œil a dissous la réunion et fait boucler la grande porte : on ne sortait qu'un à un, et, une camoufle à la main, les roussins dévisageaient les gas. Ils en ont été pour leurs frais de bougies, nom d'un foutre ! Ils n'ont pu reconnaître ceux qui leur avait tapé dans le blair ; conséquemment y a pas eu d'arrestations.

Tout le monde est content de la réunion, — sauf les calotins et les roussins.

A **Toulon**, y a un truc de volerie abominable : chaque charogne d'exploiteur, qui, dans les bagnes de la marine, a du turbin en régie, touche de la gouvernance 3 fr. 50 par tête de prolo. Or, ces sacrés marlous ne donnent que quarante sous à leurs salariés, c'est donc trente ronds qu'ils raboutent sur chaque pauvre bougre qu'ils exploitent. Et tout ça, turellement, sans en foutre une datte !

Comme chacun de ces exploiters a une centaine de prolos sous sa coupe, il vole ainsi une petite moyenne de 150 balles. Si bien, qu'après une vingtaine d'années de ce trafic, les bandits sont riches kif-kif des Crésus.

Pendant ce temps, les gros benêts de prolos ont tout juste eu le temps de s'économiser un grabat à l'hôpital.

Pour protester et dévoiler ces crapuleries quelques bons bougres avaient emmanché une galbeuse réunion à la Bourse du Travail.

Les cipaux du patelin, de sacrés fumistes, socialos pour la frime, n'avaient pas raté le coche, mais les camaros leur ont eu vivement rivé le bec aux applaudissements du populo.

Le lendemain, les niguedouilles qui en pincant pour l'Etat-Patron ont pu se rendre compte des avaros qui nous attendent si l'impossible arrivait, — c'est-à-dire s'il nous fallait subir une gouvernance collectivache : deux copains que les mouchards avaient guigné la veille à la réunion ont été expulsés de l'Arse-

nal. Voilà ce qui nous poudrait journellement au nez si les socialos à la manque tenaient la queue de la poêle.

Bast, tranquilisons-nous : le chambarde-ment général nous fera naviguer en pleine Sociale anarchote avant que Guesde soit ministre de l'intérieur.



### FRASQUES DE PESTAILLES

Décidément, les roussins deviennent tout à fait maboules !

Ils ne décessent pas de perquisitionner, quand ce n'est pas ici, c'est là.

Si encore ça les avançait à quelque chose ? Mais non ! Partout ils font chou-blanc.

Peut-être que leur idée de derrière la tête est de foutre le taf aux bons bougres. Pour ce qui est de ça, ils peuvent se taper, nom de dieu ! Ça serait plutôt le contraire : y a rien de tel que de se voir emmerdé sans raison pour foutre quelqu'un à cran.

Qu'on ose proclamer qu'il est interdit d'être anarcho... on verra après ! Mais jusque-là, les crapuleries de la rousse tombent à faux.

A **Saint-Quentin** y a eu à peu près 75 perquisitions, — toutes pour la peau !

A **Chalons-sur-Marne** y en a eu une douzaine. Chez un des gas, la pestaille a dégotté un paquet de plâtre. Brouh ! Mince d'émotion, personne n'osait y toucher.

**Toulouse** n'a pas été épargnée, nom de dieu ! Mais, là encore, à part quelques brochures que la mouche a barbotées, fiasco sur toute la ligne.

Ce que les copains se sont payés la poire des pestailles, c'est rien de le dire.

Pour se venger, les roussins ont interdit aux troubades d'aller chez un malheureux bistrot qui commettait le crime abominable de servir à boire aux camaros perquisitionnés.

Pas content, le troquet alla se plaindre. Mal lui en prit ; on le foutit au ballon carrément ! On l'aurait même salement passé à tabac s'il n'avait une belle poigne, capable d'écrabrouiller le naze d'un roussin.

Le lendemain, changement à vue ! La pestaille était tout miel et tout sucre. C'est qu'on avait ruminé de lui tirer les vers du nez. Pauvres andouilles ! Que pouvait dire le troquet ? Le nombre de verres qu'absorbaient ses clients ?... C'est tout ce qu'il savait.

Mais, où la vacherie des mouchards a été plus grande, c'est qu'ils ont réussi à faire fermer le caboulot !

Et si le bistrot demandait compte aux jean-foutre de la haute de sa mistouffe, qu'auraient à dire les salauds ?

A **Lille** aussi, chiee de perquisitionnements ! Là-bas, les socialos à la manque sont toujours de l'étoffe des dénonciateurs de Lorion. Oup ! Ils ont profité de l'occase pour accuser le copain Cent-Kilos, le vendeur du caneton, d'avoir donné des tuyaux à la rousse.

Un de ces bafouilleurs allait même dans tous les estaminets, braillant qu'il avait vu Cent-Kilos sortir de chez Delcourt, le jésuite exploitateur de la rue de Vazennes à qui le *Père Peinard* a déjà taillé plus d'une croupière.

Après avoir bien dégueulé ces menteries, ce socialo baveux est allé lui-même demander excuse au vendeur, lui disant qu'il s'était trompé.

Nom de dieu, voilà bien un tour de collectivache !

### VAILLANCE DE ROUSSINS

**Besançon**. — Quels sacrés foireux que les roussins ! Ils rendraient des points à 36 mille lièvres.

L'autre jour un mariolo avait posé dans un coin une marmite inoffensive. Ça a fait un sacré aria : personne n'osait la toucher. Les sergots sont allés quérir le brigadier, le brigadier alla relancer le Central, celui-ci un chimiste-expert....

Au fait, le souvenir de la pétarade des Bons-Enfants excuse ce trac. Mais, voici qui est un peu plus vieillot et prouvé, clair comme du jus de chique, que les sergots sont brouillés avec le courage :

Les deux bons petits fieux Magnin et Fazola qui furent sucrés en train de coller l'affiche contre le tzar, le furent par six grands lascars, qui, revolver au poing, menacèrent les deux petits de leur brûler la gueule s'ils faisaient de la rouspétance.

Zut alors, six gros roussins ne peuvent pas arrêter deux petits anarchos : il leur faut des revolvers !

Le *Petit Comtois*, ancien torchon wilsonien, avait bougrement raison de réclamer une récompense pour de si courageux cocos.

### TROUBADE TAMBOURINÉ

**Agen**. — Le 9<sup>e</sup> Lignard faisait l'exercice sur la place du Gravier. C'était pour les pauvres bleus l'apprentissage du métier d'assassins légaux.

L'un d'eux ayant raté un mouvement mécanique, l'officemar s'avance vers lui et serrogniengnieu, l'engueule salement : il a dégueulé tout le puant vocabulaire des galonnés.

Puis, comme sa rage ne se passait pas, cette brute saute sur le pauvre biffin et à coups de pieds et de poings, l'esquinte à moitié.

Le malheureux n'a pas rouspété ; il s'est contenté d'empocher les torgnoles.

Quand un truffard lève simplement la patte sur un gradé, ça lui vaut la peine de mort, — quand un officier cogne un simple trouffion ça doit lui valoir de l'avancement.

Un tas de pékins ont été témoins de cette assommade et ils rognent ferme, nom de dieu !

La culotte de peau aurait même pu encaisser la monnaie de sa pièce, s'il ne s'était vivement esbigné avec ses esclaves.

S'il est parti sans tatouille, il n'est pas parti sans huées : « Lâche ! feignant, propre à rien !... » gueulait le populo, — et le gradé de serrer les fesses.

Y a même un bon bougre, qui avait une envie folle de le boxer... Ça pourrait bien n'être qu'une partie remise, car le bon fieu qui m'envoie le tuyau me dit que le populo est à cran contre ce sale type.

### BO-BONNE A LA ROUE

**Chalon-sur-Saône**. — Mince de tronche qu'ont fait Bernheim et Bonnin son larbin, quand ils se sont vus astiquer le cuir. Ils ne parlaient rien moins que de foutre le copain vendeur à la Saône.

Quand le gas a vu leurs menaces il est allé s'époumonner sous leurs fenêtres. Du coup, le Bernheim a envoyé un petit crevé de comptable.... pour acheter un numéro au vendeur !

Ah mais, c'est pas le nerf qui étouffe le Bernheim ! Ce sale exploitateur est rudement bien accouplé avec sa pouffasse de femme. La guenon en fait voir de dures aux pauvres bougresses qu'elle a comme bonnes.

Pour vous dire jusqu'où ça va, les camaros, imaginez-vous qu'elle avait autrefois l'habitude, après avoir barboté dans son assiette kif-kif une truie, d'appeler la bonne et de lui dire : « Mangez ça, vous ! »

Ça a duré jusqu'à ce qu'elle est tombée sur une riche fistonne qui n'avait pas froid aux mirettes. Voici le tour qu'elle joua à sa patronne :

Elle se sert de la soupe, en bouffe quatre ou cinq cuillerées, appelle la guenon et lui dit : « Mangez mes restes, salope ! »

Et ça n'a pas été fini, nom d'une pipe ! La bo-bonne était assez bien embouchée : « Bougre de taupe, qu'elle débâtère, vous avez donc été élevée avec des cochons ? Ah, si je me mets après votre peau, vous verrez que mes biceps ne sont pas en chiffons comme vos hanches et vos tétens ! »

La Bernheim ne savait plus où se fourrer ; elle a demandé pardon à sa bonne, qui s'est fait payer illico et a décanillé, trouvait que c'était assez d'avoir moisi quatre jours dans cette baraque.

Nom de dieu, si toutes les bonnes étaient aussi délurées que la bonne bougresse en question, les richards perdraient l'habitude de se faire servir.

## CONTRE-COUP PORC

Orléans. — Le caneton est rudement gobé par les pauvres bougres du patelin, m'écris un fiston. En effet, dans cette ville où les exploités ont la réputation d'être *pacifiques* (ce qui signifie avachis), ils n'étaient pas habitués à voir un journal prendre la défense des crève-la-faim.

Maintenant ils sont contents de savoir qu'il y a dans le pays des copains qui sont tout disposés à débiter les crapuleries des exploités orléanais, ne serait-ce que pour bien les faire connaître aux camarades qui peuvent avoir l'occasion de se frotter à eux.

Le contre-coup que le fiston me signale est un de ceux qui méritent pour le moins quelques pains sur la hure.

Le sale Pitou est garde-chiourme à la fabrique de cigares. Ne trouvant pas les règlements du bague assez emmerdants pour les pauvres bougresses qui y turbinent, il leur rend la vie insupportable par ses engueulades continuelles. Comme il n'a sous sa coupe que des femmes ou des gosselines qui n'osent lui répondre parce qu'il les foutrait à la porte, il se montre envers elles aussi insolent que le dernier des gougeats.

Il est surtout rose avec les girondes filles sur lesquelles il voudrait exercer le droit de cuisage, et qui envoient bouler le malpropre.

Tout ça n'a qu'un temps, nom de dieu! A Orléans comme ailleurs, les prolos se foutent à ruminer sur l'odieuse organisation sociale et si les bonnes bougresses n'ont pas assez de biceps pour renfoncer le piton du Pitou, elles ne manqueront pas de parents et d'amis pour prendre leur défense.

## BROCARD ET SES CHIENS COUCHANTS

Vienne. — Les camarades, faut vous boucher le nez. L'histoire que je vais vous jaspiner ne sent frotter pas la rose.

Pour les fistons qui ne sont pas du patelin que je leur dise que le bague à Brocard c'est la tour Eiffel de l'exploitation. C'est cette tour qui au 1<sup>er</sup> Mai 91 fut un brin chahuté par les bons bougres en révolte.

Eh bien, les prolos de ce bague sont d'un avachissement dégueulasse: le petit Brocard a succédé à son paternel, il est maintenant exploitateur en pied.

On voit souvent des exploités offrir à leurs affameurs un cadeau.... Encore faut-il une occasion, qu'importe chose comme l'enterrement d'un membre de la famille!

Chez Brocard, ils ont été plus jean-le-cul que partout ailleurs: ils se sont fendus de chacun leur pièce, simplement parce que le petit morveux passe patron en pied.

Turellement, pour récompenser tant de platitude et de soumission, le patron s'est fendu d'un gueuleton et les a soulés gentiment.

Quelle honte, nom de dieu! Combien dans cette collection d'avachis se trouvaient de types ayant maudit Brocard?... Plus d'un, foutre! Et si chacun avait foutu une gifle à l'exploitateur il aurait maintenant la joue pelée.

## VICTOIRE DE CONTREBANDIERS

Angoulême. — Si tous les contrebandiers avaient le nerf de leurs copains de Rouillac, ça glisserait mieux que sur du savon.

Un des soirs de l'autre semaine, le receveur des contributions et trois gabelous voulaient barboter des fûts d'eau-de-vie que les gas en question avaient planqué dans une haie.

Les contrebandiers n'ont pas barguigné: hardi petit! Ils ont flingoté les gabelous.

Ceux-ci ont bien répondu avec leurs rigolos, mais ils ont dû battre en retraite; l'un d'eux traînait la patte, ayant reçu une charge dans la fesse.

« Il tournait donc le cul au champ de bataille? » vont se demander les bons bougres.

Probable que oui, foutre! Et cela même est à son honneur: ça prouve qu'il avait du remords de se battre contre de bons fioux... Que sa blessure lui soit légère!

Une fois les gabelous foutus en déroute les contrecandiers ont dansé la farandole sur le champ de bataille.

Mille bombes, voilà qui prouve que pour tenir tête aux charognards de la haute, il ne suffit que d'avoir du sang dans les veines!

## EXPLOITEURS FÉROCES

Aix-en-Othe. — Le bague à Thuillier, Poisson et fils, mérite une décoration spéciale: celle des coups de pieds dans le cul.

C'est de la bonnetterie qu'on fabrique dans cette sale boîte, qui d'ailleurs perche aux environs de Troyes.

Ces jours derniers les exploités viennent de pratiquer un rabottage des salaires, qui fait une diminution de 20 à 30 sous par jour.

Ces maudits singes ont diminué les ouvriers à bas de laine de 7 à 8 sous par douzaine; les couseuses à la machine de 4 et 6 sous par douzaines...., ainsi de suite pour toutes les spécialités.

Que vont faire les prolos? Il leur faudra licher du sirop de grenouille et bouffer des briques à la sauce aux cailloux.... A moins qu'ils ne se décident à manger les fesses à leurs exploités.

Jamais on n'avait vu pareille diminution!

Crédieu, y a débordement de flanches! J'avais pourtant à jaspiner une tentative d'évasion d'une demi-douzaine de zigues bloqués à Arcy-sur-Aube... Ça et d'autres flambeaux passeront la semaine prochaine.

## COMMUNICATIONS

Paris. — Le groupe la Jeunesse antipatriote du XX<sup>e</sup> convoque tous les compagnons à la réunion qui aura lieu salle Thomas, 70, rue d'Angoulême, à deux heures de l'après-midi, dimanche 10 décembre 1893.

Ordre du jour: Pourquoi le meeting n'a pas eu lieu.

Lucas est spécialement invité.

Bordeaux. — Réunion publique et contradictoire, route d'Espagne, 71, samedi prochain 9 décembre 1893, à huit heures et demie du soir.

Ordre du jour: « Le peuple et la bourgeoisie » « Les anarchistes et les gouvernements. »

Charleville. — Réunion des copains tous les dimanches de 6 à 11 heures du soir, rue Saint-Barthélemy, 26.

Lyon. — Le jeudi, 11 courant, à 8 heures 1/2 du soir, salle de l'Arquebuse, rue de l'Arquebuse, conférence publique et contradictoire par le compagnon Sébastien Faure.

Lille. — Le copain Vanoutryve, Cent-Kilos, invite les bons bougres à la réunion qui aura lieu lundi à huit heures et demie du soir, au Chalet, 160, boulevard Victor Hugo. Il leur démontrera que tout ce qui a été raconté est de la blague.

Macon. — Les compagnons sont prévenus que le « Père Peinard » est crié dans les rues de Macon, le samedi soir et le dimanche par Chapuis.

Saint-Chamand. — Le samedi, 16 courant, à 8 heures 1/2 du soir, salle de l'Alcazar, cours d'Etzieux, conférence publique et contradictoire par le compagnon Sébastien Faure.

Toulon. — La Révolte des Travailleurs se réunit tous les soirs au local convenu. Les policiers amateurs et moucharde de profession sont prévenus que la première crapule d'entre eux qui viendra encore nous y emmerder, risquera fort de se faire casser la gueule. Avis aux journaliers. Pour les correspondances, brochures, journaux ou manifestes, s'adresser à Jules Delaporte.

Valence. — Les anarchistes de Valence invitent les lecteurs de la Révolte, du Père Peinard et de l'Insurgé à se rendre tous les samedis soirs au local du groupe, 4, rue Belle-Image, au premier. Livres et brochures seront mis à leur disposition pour s'instruire.

Les journaux anarchos sont en vente chez Mme Maton, rue de la Gare.

## PETITE POSTE

P. Saint-Quentin. — H. Brest. — S. Cherbourg. — R. Rocroy. — P. Terrenoire. — L. Givors. — B. Agen. — E. Perpignan. — L. Mans. — C. Vertaison. — V. Saint-Nazaire. — M. Auxerre. — Avenir-Genève. — L. Londres. — D. Auch. — P. Bordeaux. — B. Spring-Valley. — J. Chaux-de-Fonds. — V. New-York. — L. Montpland. — A. V. G. Méru. — M. Fressenneville. — V. Lille. — G. Cognac. — B. Valence. — L. Havre. — L. Orléans. — T. Mézières. — P. Saint-Quentin. — G. Nofels. — B. Lyon. — A. Saint-Saturnin. — B. Vidambon. — R. Révin. — L. Reims. — C. Argenteuil. — M. Troyes. — R. Besançon. — Angers. — H. Brest. — C. Chalons. — C. le Bois. — Reçu galette, merci.

— Pour pousser à la roue de la Sociale: Un révolté de Nouzon, 1 franc; L. Mans, 25 centimes; quelques mouleurs, 50 centimes.

— Pour les détenus: L. Mans, 50 centimes.

— Pour Forêt Berk, 10 francs;

— Pour la compagnie Massoubre: 5 francs.

— Pour la compagnie Pallas: Collecte par Colonel aux Cerises à Vienne, versé par Delalé, 1 fr. 70.

— Une poignée de Sans-Patrie de Charleville ont envoyé directement 4 francs à Clairvaux, pour Fortuné.

— Le copain Jean Bossy est prié de passer au bureau du Père Peinard sans faute et de suite; commission importante à lui faire.

— Ne plus écrire à Bernier à Roubaix, au moins momentanément.

— Le compagnon Philippe est prié de donner son adresse à Bénévisse, Valence, Drôme.

— E. C. Entre Paysans, coûte deux ronds, nous l'aurons la semaine prochaine.

— B. Hiraumont. N'ayant pas tout ce que tu demandes, on t'envoie ce qu'on a.

— Balle, à Hiraumont, par Rocroi, demande quelques exemplaires de la *Mistoufle*.

— L. S. et G. L. Cette question est vidée y a beau temps, pas la peine d'y revenir.

— Fauvet, Saint-Etienne. Bernard qui t'a écrit attend toujours de tes nouvelles.

— L. Reims. Merci de tes observations. Réfléchis que je n'ai rien à ajouter à une convocation: je l'insère telle qu'on me l'envoie; s'il y a oublié j'en suis pas cause.

D. Auch: la Révolte, 140, rue Mouffetard; elle a remplacé la Révolté.

EN VENTE: LE SECOND TIRAGE DE

## L'ALMANACH

DU

## Père Peinard

(arçé de galbeuses histoires

et de prédictions épataroustantes pour 1894.

An révolutionnaire 102.

TEXTE. — Ruminades sur le calendrier: ce qu'il est, ce qu'il doit être. — Prédictionnements généraux. — Numérotage des abattis de l'année, avec la concordance du calendrier révolutionnaire et du calendrier crétin. — Réflexionnements sur les mois. — Eclipses et marées. — Pourquoi et comment le père Peinard s'est bombardé journalier. — Prédictionnements anarchotes de Nostradamus. — La grande canule militaire. — La Ravachole, chanson avec musique. — Histoire d'un gosse et d'un œuf rouge. — Ça viendra, poésie. — Le loup et l'agneau. — Les Bons Brigands fin-de-siècle. — Jabotage sur l'Anarchie entre Bibi et un Fiston.

GRAVURES. — Couverture illustrée en couleurs. — Les saisons et les mois. — Le Père Peinard. — Capital et travail. — Les affaires, dessin de Willette. — La Patrie. — Ravachol. — Les garrottés de Xères. — Portraits des anarchos de Chicago. — Les deux héritiers.

Prix de l'Almanach: 0,25 centimes

Pour le recevoir par la poste adresser 0,30 cent. aux bureaux du Père Peinard, 4, bis, rue d'Orsel.

En vente chez tous les libraires et aux gares des chemins de fer.

L'Imprimeur-Gérant: DELALE.

Imprimerie spéciale du Père Peinard, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.

LE TAF



— Joséphine, ôtez ma décoration, je dine au restaurant.